

Le sport, le cinéma et la vie [troisième partie]

Autor(en): **Naudin, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **29 (1972)**

Heft 8

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997160>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le sport, le cinéma et la vie (III)

Pierre Naudin

Noble art pour septième art

Un sport, dans le monde entier, a tenté bien des cinéastes en raison de son ambiance très particulière: il s'agit du noble art. C'est ainsi que Tristan Bernard baptisa la boxe.

Ce sport douteux possède tout ce qui peut complaire aux spectateurs «populaires»: la violence qui leur permet de se défouler; le milieu, toujours louche, où se meuvent les pugilistes et dans lequel, ne fût-ce qu'un instant, ils aimeraient se fourvoyer; les «combines» lucratives qui se trament bien au-delà de ce qu'on a nommé le «cercle enchanté», car en fait, lorsque deux pugilistes professionnels enjambent les cordes d'un ring pour s'y affronter dans un match important, on peut dire qu'une fois sur deux le combat s'est effectué à l'avance!

Bagarres, ascensions fulgurantes, le luxe remplaçant soudain le taudis; situations sportive et... «sociale» enviables, célébrité, retombée aussi rapide que l'élévation: voilà pour le schéma. L'histoire du brave-petit-gars qui, grâce à ses poings et à l'entregent de son manager, devient une vedette dont la classe et le corps musclé éblouissent les jolies femmes, possède un «côté» magique susceptible d'attendrir les lectrices des romans roses et des magazines de la presse du cœur qui fréquentent, plus assidûment que les hommes, les salles de cinéma.

Les premiers films à signaler sont des comiques: *The Knock-out*, de Charlie Chaplin (1914), devint *France Charlot* et *Fatty* dans le ring; *The Champ* (1915), devint *Charlot* boxeur. Il y eut ensuite *Sportif par Amour* avec Buster Keaton (1927). Dans le genre burlesque, Jacques Tati, vingt ans plus tard, devait réaliser le désopilant *Soigne ton gauche*.

The Fighting Heart, de John Ford (1925) fut projeté en France sous le titre: *Le Champion* (avec G. O'Brien et B. Dore); puis apparut *The Ring* d'Alfred Hitchcock (1928).

King Vidor, en 1932, allait surenchérir avec *The Champ* (*Le Champion*, une fois de plus!) sur un scénario de Frances Marion. Deux monstres sacrés de cette époque, le «vieux» Wallace Beery et le très jeune Jackie Cooper, figuraient au générique de cette histoire, dont voici le commencement:

Andy Purcell, surnommé *Champ*, un ex-champion du pugilisme qui a ruiné sa carrière par la boisson et le jeu, décide de remonter sur le ring pour assurer l'avenir de son fils, Dink. Cependant Linda, son ancienne épouse, qui s'est remariée avec un homme riche, veut reprendre l'enfant. Champ, démuné, accepte de se séparer de son fils, mais Dink, une fois remis à sa mère, s'échappe et revient auprès du boxeur. Pour avoir l'argent nécessaire à l'éducation de Dink, Champ accepte un dur combat...

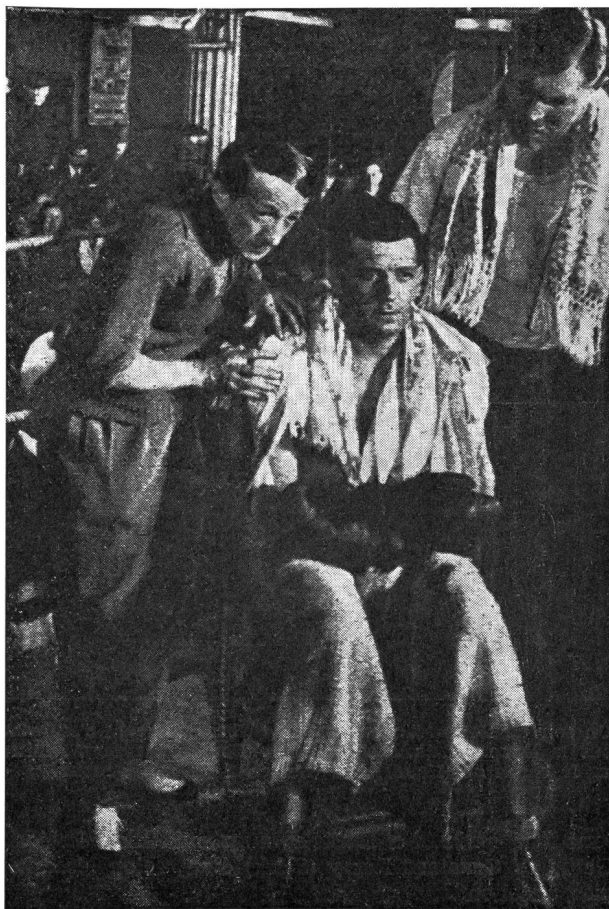
Le match, morceau de bravoure du film, permettait à Wallace Beery, de tirer toutes les expressions possibles de son visage caoutchouté!

Un soir de Rafle et Toboggan

En janvier 1933, on projeta *Un soir de Rafle* sur les écrans français, et le héros en était Albert Préjean. Ce jeune premier, alors, avait boxé. Il avait perfectionné son style en s'entraînant avec Georges

Carpentier, vedette d'un film antérieur, *Toboggan*, où, évidemment, le champion incarnait un boxeur. On ne fait pas un film en disposant seulement d'une vedette, fût-elle du ring. *Toboggan* était une bien pâle histoire tirée d'un roman d'Edouard de Perodil. La «vamp» en était Arlette Marchal.

Dans ses mémoires, Georges Carpentier évoque ce film en ces termes: C'est l'histoire d'un ancien champion de boxe tombé dans la débîne, qui «remet ça», se fait battre, et que la fille qu'il aime abandonne pour un imprésario douteux. Un scénario qui n'était pas d'une originalité bouleversante, mais valait par les détails.



«Un soir de Rafle»: un bon film!

Comparé à ce navet, *Un soir de Rafle* peut faire l'effet d'un classique. Comme pour *le Roi de la Pédale*, le scénariste en était Paul Cartoux et la mise en scène de Henri Decoin, qui, d'ailleurs, avait pris une part importante dans la composition du dialogue. N'était-il pas un ancien boxeur, lui aussi, et l'auteur de *Quinze Ronds*, ce vigoureux roman bâti sur le principe du monologue intérieur?

La trame de ce film? La voici en quelques lignes:

Un soir de rafle, à Paris, un marin, Louis Georget, fait la connaissance d'une jeune fille, Mariette, mais il la perd de vue lorsqu'ils sont relâchés par les policiers qui les avaient conduits au «poste». Plus tard, errant dans la foire de Neuilly, Georget s'arrête devant une baraque foraine où des lutteurs et des boxeurs travaillent, comme on disait autrefois, «en placarde». Geor-

get défie l'un des athlètes et remporte la victoire. Or, sa victime n'est autre que Charley Stick, un ancien boxeur. Charley devine en Georget un futur champion et devient son manager. Un mécène, le baron des Haudriettes, dont la fille, Yvonne, s'intéresse à Georget, pourvoie aux dépenses nécessitées par l'entraînement du garçon. Avec Yvonne, Georget découvrira la «grande vie»: plaisirs nocturnes, alcools, etc. Sa carrière, un instant déclinante, sera finalement redressée grâce à la timide Mariette. Après avoir battu Paul Landry, champion de France des mi-moyens, à la salle Wagram, c'est Mariette, la fille du peuple, que Battling Georget épousera...

Voilà, en vérité, un scénario bien conventionnel, mais à cette époque, le sentimentalisme était nettement plus puissant qu'aujourd'hui. Les metteurs en scène n'avaient pas pour principale motivation cet anticonformisme auquel, désormais, nous devons tant de films ineptes. Ils s'adressaient au peuple et non à de pseudo-initiés. On s'émouvait pour des histoires simples, et même banales; en tout cas fort proches de la vie: populistes, en un mot, ce populisme qui devait tout de même subjuguier des romanciers tels que Jean Prévost, Henri Troyat, Paul Vialar et Louis Guilloux. Aucun excès d'aucune sorte; aucun parti-pris de singularité. Après la projection, les spectateurs pouvaient rentrer chez eux rassérénés: certes, ils vivaient dans un monde difficile, mais au moins trois choses ne pouvaient qu'emporter l'adhésion des vieux et des jeunes: l'amour, l'amitié, et, cernant tout cela, une solidarité bien robuste. De tels sentiments triomphaient de toutes les avanies de l'existence! Même dans les films sportifs, où la raison du plus fort n'était pas toujours la meilleure si l'amour n'intervenait pas!



«Un soir de Raffle». Louis Georget (Albert Préjean) s'entraîne sous la direction de Charley Stick (Constant Rémy), admiré par le baron des Haudriettes (Lucien Baroux) à gauche.

Dans un soir de Raffle, auprès d'Albert Préjean (Georget), Constant Rémy (Stick) était, selon les critiques, excellent.

Cette puissance de l'amour ainsi que les vertus de la simplicité narrative étaient aussi reconnues outre-Atlantique, dans les films à thème sportif, même si quelque histoire de gangsters venait les enténébrer: ils occupent, dans la vie publique américaine, un rang si important, si éminent, même, qu'il eût été difficile de n'en pas tenir compte. En voici un exemple:

Qui, en Italie surtout, aurait oublié Primo Carnera, le boxeur géant? Il avait été découvert à Arcachon, en 1928, dans une baraque foraine où il s'exhibait, par un manager à la recherche de la fortune: Léon Sée. Ce colosse de plus de deux mètres, à la carrure phénoménale, n'avait guère de force dans ses poings, mais il allait, de combat truqué en combat truqué, devenir champion du monde des poids lourds face à Sharkey! Tant de foules assistaient à ses matches, aux Etats-Unis, que les gens du cinéma décidèrent de lui faire tourner un film avec, pour partenaire, son challenger pour le titre mondial: Max Baer. Le film sortit sur les

écrans quelques semaines avant le championnat, qui devait avoir lieu le 14 juin 1934. Combat sincère, cette fois, match horrible. Carnera fut littéralement saccagé par son adversaire, qui lui avait promis de le massacrer lorsqu'ils tournaient, sur le ring, la scène capitale de leur film.

Ce film eut pour titre: Un cœur... deux poings; son metteur en scène est oublié de nos jours: c'est A.-W.-S. Van Dyke. Dans son analyse, pour les Annales, Pierre Bost écrivit que le scénario reposait sur un faux postulat:

Le champion finit par triompher parce que sa belle l'encourage: c'est bien naturel; mais, sur le plan réel, c'est aussi un peu faux; on pourrait très bien soutenir que c'est l'absence de l'amour qui permet au champion de devenir lui-même. Tous les managers vous le diront. Mais les spectatrices ne veulent pas qu'on le leur répète.

En voici le scénario tel que le décrivait Pierre Bost:

L'histoire débute dans un bar. Un vieux «professeur» de boxe, qui fut le manager d'un illustre champion disparu, évoque les grandes heures de sa carrière et explique que, depuis la disparition de son poulain, en 1906, «il n'a pas dessoûlé». Ce personnage est pittoresque et bienvenu; c'est un de ces bons comparses des films américains avec lesquels nous nous sentons tout de suite en sympathie, et qui, à côté des aventures trop artificielles des héros, apportent un élément d'humanité réelle.

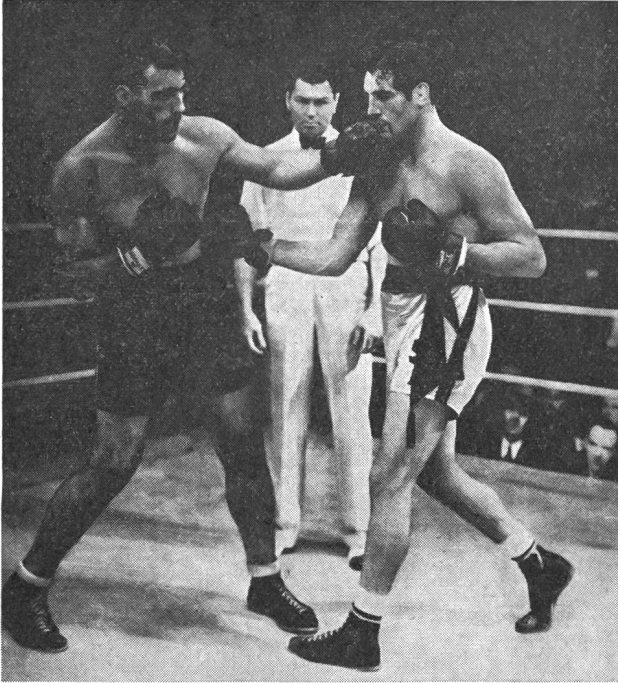
Mais les beaux jours vont renaître pour le professeur déchu. Le garçon du bar, Steve Morgan, est un grand gaillard qui, au cours d'une dispute, assume proprement deux clients dangereux. C'est de la «belle ouvrage». Pourquoi ce Steve inconnu ne deviendrait-il pas un champion?... On va essayer...

On met le costaud à l'entraînement, on lui interdit les femmes, on lui trouve un adversaire... Il gagne! Alors commence une de ces carrières cinématographiques qui, après tout, ne sont pas tellement différentes de certaines carrières véritables... Steve Morgan va de succès en succès; le voilà bientôt au sommet de la gloire.

Mais ce Steve est un cabochard de l'espèce sentimentale. Il est tombé amoureux de Belle, une chanteuse de cabaret et maîtresse de l'inévitable gangster. On pourrait craindre que celui-ci ne supprime tout bonnement son rival; fort heureusement, c'est un gangster chevaleresque. Ce qu'il veut, c'est le bonheur de sa Belle, et il l'abandonne au champion. Le vrai héros romantique, ici, c'est le chef de bande; aussi a-t-il un visage doux et fin, sous une chevelure blonde et ondulée; ce n'est pas le gangster à la Scarface, sportif et homme d'affaires. Le personnage tendrait-il à disparaître? Tout va bien pendant un temps. Steve, en pleine lune de miel, travaille avec conscience. Mais c'est un dur métier que celui de champion. Bientôt l'alcool et les femmes entrent en scène, et le boxeur se laisse faire... Ça va très mal. Il «perd sa forme»; il fait beaucoup de peine à son épouse; si bien que celle-ci, un beau jour, retourne chez son gangster.

Celui-ci se méfie; il est psychologue, cet homme, et se doute que Mlle Belle aime encore, au fond, son boxeur. Aussi a-t-il une idée de génie. Pour tuer définitivement cet amour, il faut humilier Steve aux yeux de Belle. Il faut le faire paraître en posture de vaincu. Rien n'est plus facile. On va organiser le grand combat tant attendu entre Steve Morgan et Primo Carnera, champion du Monde. Carnera ne fera qu'une bouchée de son rival, et Belle sera dégoûtée de celui-ci.

Le grand combat a lieu. Steve Morgan a bien baissé. Il va être réduit en poudre quand il aperçoit, dans la salle, Belle, qui l'encourage, comme malgré elle. Il reprend souffle et courage et se retrouve si bien qu'il obtiendra le match nul. Le gangster blond comprend alors que tout est perdu pour lui et pousse gentiment les deux amoureux dans les bras l'un de l'autre.



«Un cœur, deux poings» (l'arbitre: Jack Dempsey), Baer-Carnera. Il s'agit d'une «photo de plateau», avant une reprise.

Le combat était «tout à fait remarquable». Steve n'y ressuscitait pas à cause de la présence de Belle, mais parce que son manager lui conseillait de ne pas accepter le corps à corps avec un homme de quarante kilos plus lourd que lui!

Il va de soi que Carnera et Baer, en boxeurs, faisaient tout de même plus vrais que, par exemple, Alain Delon et Renato Salvatori dans *Rocco et ses frères*! L'affaire Carnera défraya les chroniques, à l'époque, d'autant plus que Léon Sée avait eu le cynisme d'expliquer comment il avait conçu et organisé la carrière de son boxeur dans un livre, *Le Mystère Carnera*, paru juste avant le championnat du monde aux éditions Gallimard. Bud Schulberg s'en inspira pour son roman *KO*, qui, adapté pour l'écran et réalisé par Mark Robson sous le titre *Hard they fall*, en 1956, devint *Plus dure sera la chute*, Humphrey Bogart y campait d'une façon magistrale le personnage d'un attaché de presse.

Ce film, en vérité, est moralement le plus hideux que les Américains aient tourné sur la boxe. Il nous décrit des boxeurs crétins, des managers aigrefins, des racketteurs infâmes, un public dément, tout un milieu cynique, impitoyable, où une seule chose importe: l'argent. On ne peut être qu'éceuré par les outrances (que de sang versé, non seulement sur le ring: je pense à ce pugiliste peu «combinard» matraqué sous la douche), les noirceurs systématiques et certaines vérités tout de même bonnes à dénoncer. Tout s'y passe dans une fange abjecte. Aucune issue de secours n'est offerte aux protagonistes de ce drame; aucune pause n'est accordée aux spectateurs.

— Sale dégonflé! hurle une virago lorsque passe le vaincu, qu'on emporte sur une civière, et qui succombera à l'hôpital.

— Quitte cette saloperie de bisness, conseille au boxeur daubé l'agent de presse repentini... qui, au début du film, déclarait: «Je vends du boxeur comme je vendrais des savonnettes.»

Il faudrait rapporter les conseils de l'entraîneur de Toro Moreno, le personnage central de l'histoire, qui se trouve engagé, à l'issue d'une série d'affrontements truqués, dans un match véritable. Les conseils — la façon, notamment, de se coucher — sortent de la bouche de Joe Walcott, ex-champion du monde, et il joue avec un naturel impressionnant!

Il faudrait aussi rapporter la conversation d'un reporter et d'un vieil abruti du ring; décrire la désillusion du boxeur qui, après avoir fait gagner des millions à la horde qui vit de ses pseudo-exploits, se retrouve avec 49 dollars, et défiguré à jamais, quand s'achève son aventure.

In vraisemblances, ont écrit certains. Rod Steiger, en chef de gang, était on ne peut plus vraisemblable, et ce fut là un de ses meilleurs rôles. *In vraisemblances*? Eh bien, non: les matches truqués n'existent pas qu'en Amérique. Les managers inhumains et les boxeurs sonnés ne sont pas tous made in USA! On le voit bien actuellement en France, où l'on essaie de spéculer sur le nom d'une ancienne gloire du ring, morte accidentellement aux Açores en allant reconquérir son titre à New York, et dont on voudrait que le fils soit lui aussi un champion!...

Les personnages de *Plus dure sera la chute* sont certes trop typiques. Mais une brutale esquisse du portrait, tout en changeant et en exagérant les traits originaux, vaut souvent une longue étude. J'ai, quant à moi, admiré la réussite de certains contrastes, parce qu'ils étaient vrais. La somptuosité des cadres où évoluent les managers et la médiocrité où se décatisent les pugilistes; les intérieurs cossus d'une part, les poubelles et les taudis de l'autre; la netteté des murs et des parquets opposée à la sordide ambiance des gymnases. Et d'autres brèves notations allant de la «soirée» chez le gangster embourgeoisé à ses surprises-party avec des prostituées, en compagnie de ses... secrétaires!

Plus dure sera la chute est donc une œuvre réalisée par et pour des sadiques. Elle plut beaucoup aux USA et fut sélectionnée pour le festival de Cannes! Un détail nous stupéfie, nous Européens: la crédulité du public américain et des journalistes (sauf un): on leur amène un géant ayant soi-disant descendu 33 adversaires dont ils ne trouvent pas trace et personne ne songe à entamer une enquête sérieuse! Carnera, lui, venait du Vieux Continent, auréolé d'une gloire extraordinaire, due à maints combats... factices!

D'autres films ont été réalisés sur ce sujet. Je citerai *Sang et Or*, de Robert Rossen (1947) avec John Garfield (Charley, qui se fera massacrer) et Lili Palmer; *Mac Coy aux poings d'Or*, dont Mickey Rooney fut la vedette, et *L'Homme tranquille*, de John Ford, dont l'essentiel est bien la boxe. On en connaît le thème: Pour oublier un KO mortel, Sean, (John Wayne) revient en Irlande bien décidé à ne plus jamais utiliser ses poings; mais, les traditions sont telles en ce pays que pour conserver l'amour de sa femme, et l'estime du pasteur de son village et de tous ses amis, l'ex-champion sera obligé de boxer Red, son beau-frère (Victor McLaglen) et de le laisser KO dans un champ.

Un scénario bien mince, tiré d'un recueil de nouvelles de M. Walsh, mais que le génie de John Ford, son goût des couleurs et des paysages de sa chère Irlande trans-

formèrent en épopée. Le morceau de bravoure, c'est, sous les yeux de Kate (Maureen O'Hara) le combat Sean-Red, dans les prés, parmi les paysans acharnés à voir gagner Sean; combat en quelque sorte rafraîchi à l'aide de seaux d'eau et de pintes de bière, et arbitré par un clergé prudent (le pasteur et son évêque). Les cinéastes français n'ont rien à opposer à de tels films. Surtout pas *Le Grand Combat*, ouvrage médiocre de Henri Decoin, avec pour vedette Jimmy Gaillard, qui est oublié désormais et qui, pour ce film, était doublé par Théo Médina. Encore moins *L'Homme aux mains d'Argile* (de Léon Mathot, sur un scénario de Marcel Rivet) où l'on spécula sur la popularité de Marcel Cerdan qui, disait la publicité, «jouait son propre rôle» à côté de Blanche Brunoy, dans le rôle, elle, de Marinette Cerdan! *L'idole*, du même Marcel Rivet, fut tourné par Alexandre Esway. Yves Montand y fit ses débuts dans un rôle de boxeur, Luc Fanton; Albert Préjean, qui incarnait son manager, se sentait peu à l'aise. Et

bien qu'Yves Montand rencontrât le champion authentique, Stefan Olek, sur le ring, ce combat était décevant.

Il faut citer également parmi les films mineurs sur la boxe, *l'Ange du Ring* imaginé par les Américains. John Derek y tenait le rôle d'un jeune prêtre qui, pour secourir les pauvres de sa paroisse, se livrait, sous un nom d'emprunt, à des combats de boxe contre des professionnels.

Combien plus fort fut *Gentleman Jim*, de Raoul Walsh (1942) qui retraçait la vie de Jim Corbett, héros légendaire de l'histoire de la boxe, que personnifiait Errol Flynn.

Combien plus fort encore fut *Le Champion*. C'est l'histoire d'un boxeur sans scrupules, Midge, qui, finalement se fait tuer sur un ring. Dans ce film de Mark Robson, (1949) Kirk Douglas — Midge — avait Ruth Roman et Arthur Kennedy pour partenaires. (à suivre)

Un champion — un soliste...

Yves Jeannotat

L'athlète est comme un musicien: il va de ville en ville avec, dans sa valise, ses habits d'interprète et sa réserve de gestes étudiés.

Lentement, le regard tourné vers l'intérieur, soliste et champion pénètrent au cœur du spectacle.

Les feux du soleil et des projecteurs s'abattent sur eux comme mille épées avant de rejaillir dans l'espace en lumière diffuse.

Dans la confusion qui précède les grands départs, l'athlète piétine sur la piste. Ses bras font d'énormes tourniquets dans le ciel; il lance une foulée nerveuse sur une ou deux lignes droites: il assure ses gammes! Le soliste ébauche quelques mesures sans suite, comme ça, pour voir; pour se rassurer; pour être sûr que l'instrument de ses succès ne le trahira pas!

Et brusquement, le chef d'orchestre lève le bras. Le silence descend sur la scène. Les acteurs se concentrent avec un recueillement qui ressemble fort à une prière.

Puis quelque chose éclate, sec et brutal, comme un coup de pistolet: le peloton s'ébranle. De temps en temps, un coude que les yeux ne veulent pas voir, s'écarte à angle droit; l'orchestre introduit le premier mouvement en larges harmonies d'où ne sont pas exclues les quintes successives que l'oreille ne veut pas entendre.

Au cœur du groupe en plein effort, le champion, le soliste, donnent l'impression de rester immobiles tant leur supériorité est manifeste, et pourtant, ils vivent chaque mesure de cette entrée pathétique. Leur tour n'est pas venu encore: on les attend, on les espère! Et même si l'on est instruit qu'il n'y aura pas de lutte, que, dès que l'archet se lèvera les autres feront silence, s'arrêteront, se résigneront à n'être plus que des figurants s'écartant au passage du maître; qu'ils se contenteront de souligner en sourdine, avec déférence et retenue, l'envol irrésistible.

Ample est la foulée et sans heurt!

Le bras va et vient sur l'instrument: on dirait voir les gestes d'un grand prêtre.

Il porte autour du stade son visage de visionnaire!

Les notes coulent, sonnent et résonnent, du plateau au parterre, du parterre aux galeries!

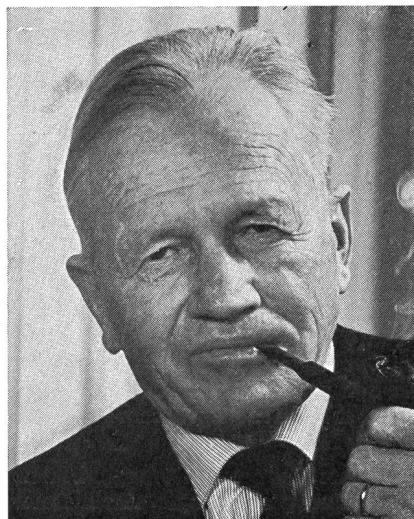
Et dans la salle, sur les gradins, sous les tribunes, la vie bat à coups redoublés. La fête est infinie! Le désir d'identification et de bonheur ne s'arrête qu'au dernier soupir.

Au bout du jour, la foule a soif d'évasion et cherche à mettre un masque aux démons de la nuit.

Un champion, un soliste: tous deux portent en eux le génie des dépaysements. Ils offrent aux hommes épuisés

de travail, accablés de servitude ou brûlant de haine un breuvage aphrodisiaque: la vie se rallume; l'amour existe encore!

Dieux des stades ou divins musiciens, ils détiennent le même pouvoir: celui de soulever un coin de l'immense rideau qui voile à nos yeux aveugles le pays de la transcendence.



Bonne fête Monsieur Hirt!

Le 7 août, Monsieur Ernest Hirt, ancien directeur de l'EFGS, a fêté son 70e anniversaire. A cette occasion, la rédaction de la revue «Jeunesse+Sport» lui présente ses félicitations et ses vœux les plus cordiaux.

Pour M. Hirt, retraite n'a jamais signifié repos, ce qui d'ailleurs n'étonne aucun de ceux qui l'ont connu. C'est ainsi qu'il met sa grande expérience au service de nombreuses organisations internationales, nationales, régionales et locales. Qu'on en juge: membre du Comité Sport de l'Unesco, membre du cercle international de travail pour la construction des emplacements sportifs; au Conseil de l'Europe; membre du comité pour l'aménagement et l'équipement des places de sport; président de l'Aqua viva, communauté internationale d'action pour la sauvegarde des cours d'eau et des lacs; président de l'Association des amis du lac de Biègne ainsi que de la société de développement de Vigneules. Un beau programme pour un dynamique septuagénaire!

Fanatique de la pêche et du ski de fond, il maintient sa légendaire robustesse, qui lui a d'ailleurs permis de franchir le cap d'une grave double opération, ce printemps.

Tous nos vœux, Monsieur Hirt!